

POUR LES CULTIVATEURS

La valeur du fumier

De tous les engrais qui s'offrent au cultivateur, le fumier de ferme est le plus utile. Une tonne de fumier frais, de bonne qualité, contient en moyenne dix livres d'azote, cinq livres d'acide phosphorique et dix livres de potasse. Une tonne de ce fumier, jugée par sa teneur en principes alimentaires, il vaut donc au moins \$2 50. Mais le fumier exerce sur les récoltes un effet beaucoup plus considérable que n'indique sa composition. Il fournit des matériaux qui forment l'humus. La plupart des engrais chimiques ne le font pas. C'est ce qui constitue la différence fondamentale entre les fumières et les engrais chimiques.

perle, mais on réduit ces pertes au minimum en tenant le tas de fumier compact et humide et en le protégeant contre la pluie. Le cultivateur qui transporte le fumier frais au champ rend au sol les sept dixièmes des principes alimentaires que lui ont enlevés les récoltes. De petites couches de fumier, appliquées à fréquents intervalles, ont plus d'effet que de grosses quantités, appliquées à longs intervalles. C'est à dire qu'il est plus avantageux de nourrir le sol tous les ans que de le "bourrer," une fois tous les cinq ou dix ans. Le fumier ne doit pas être enterré trop profondément. La nourriture que l'on donne aux plantes doit être mise à la portée de leurs racines, là où se trouve l'eau, c'est à dire dans les premiers six pouces du sol. Le fumier a plus d'effet, s'il est enfoui légèrement ou s'il est simplement incorporé à la surface du sol par un disquage que s'il est enfoui profondément à la charrue. Généralement la quantité de fumier dont on dispose est limitée et c'est de cette façon que l'on en tire le meilleur parti.

La valeur du trèfle

Un bon système de culture est celui qui consiste à rendre au sol une forte proportion des matières fertilisantes que les récoltes lui ont enlevées. Il n'y a que deux moyens de le faire : par la production et l'emploi du fumier, ou par la culture du trèfle. En introduisant du trèfle ou d'autres légumineuses dans l'assolement, dans les districts où ces plantes viennent bien, on obtient invariablement une amélioration sensible dans la fertilité du sol. On constate souvent que l'augmentation de rendement qui en résulte est égale à celle que produirait une application de cinq à dix tonnes à l'acre de fumier de ferme. Les légumineuses ont une propriété unique ; elles peuvent, au moyen certaines bactéries, qui vivent dans de petits renflements (nodules) sur leurs racines, sécréter l'azote de l'air. Lorsque ces récoltes sont enfouies, elles ajoutent au sol de 50 à 150 livres d'azote à l'acre. Elles augmentent ainsi beaucoup sa productivité. Même lorsqu'on les coupe et que l'on s'en sert comme fourrage, les sols qui les ont portées sont plus riches en azote à cause des racines qui sont restées dans la

terre. Le sol qui a porté une récolte de légumineuses contient donc plus d'azote ; d'autre part toutes autres récoltes le laissent plus pauvre en cet élément. La luzerne, en système racinaire très développé, est la plante qui ramasse le plus d'azote. Le trèfle rouge vient deuxième sous ce rapport parmi les légumineuses. Voyons maintenant dans quel état le sol doit être pour la végétation des légumineuses. Ces plantes exigent une certaine quantité de chaux assimilable ; elles ne viennent pas bien sur les acides au "surs". Dans ces cas, l'application de chaux ou de pierre à chaux moulu donne des résultats très avantageux. Ces sols manquent de bactéries fixatrices d'azote. Il existe dans le commerce des cultures de ces bactéries qui permettent de les introduire. Ces cultures réussissent assez rarement, parce que les bactéries qu'elles renferment sont exposées à perdre leur vitalité. Leur emploi général ne saurait donc être recommandé. La meilleure méthode est celle qui consiste à prendre une certaine quantité de terre d'un champ où le trèfle, la luzerne ou le

trèfle d'odeur (mélilot blanc) poussent vigoureusement. On l'applique à raison de 100 à 300 livres à l'acre sur le terrain à inoculer aussitôt que possible après l'avoir enlevée du champ. Cette application doit être faite autant que possible par un temps humide et couvert et on incorpore cette terre à la herse immédiatement.

Comment il faut traiter et alimenter les veaux

Dès la naissance du veau, optez entre ces deux méthodes, allaitement par la mère, ou allaitement artificiel soit au seau, soit au biberon. En effet, si vous choisissez la seconde il est nécessaire de transporter de suite le nouveau né loin de sa mère pour couper court aux instincts maternels de celle-ci. Autrement, vous courez le risque qu'elle ne se laisse pas traiter facilement et qu'elle retienne son lait voulant réserver à son veau. Par conséquent, ne le lui laissez pas sentir et lécher comme il convient ; au contraire, qu'elle le fasse si elle doit s'allaiter. Ce sera le rôle du vacher de bien le sécher d'abord avec un bouchon de paille, puis avec un lingé.

Lorsqu'il s'agit d'enlever le veau, soit pour le destiner à la reproduction, soit pour en faire un bœuf, la méthode de l'allaitement maternel est incontestable la meilleure. C'est d'ailleurs la loi naturelle. Quels que soient les soins qu'on apporte dans la pratique de l'allaitement artificiel, obtient-on (ce qui est presque impossible) la même température constante qu'à le lait dans le pis, ne donne-t-on au veau que celui de sa mère, entretient-on les récipients ou les libérons dans un état méticuleux de propreté, les conditions sont différentes. Lorsque le veau tette, le lait pénètre dans son organisme directement avec le minimum de risques de contamination extérieure ; il ne peut l'observer gloutonnement puisque le débit oblige de se livrer à un certain travail pour le faire venir ; enfin on ne sait (ce qui n'est pas sans importance pour la digestion) que le lait est notablement plus riche en matière grasse à la fin de la tétée qu'au commencement. Si en outre le jeune animal vit en liberté au pâturage avec sa mère, il a la facilité de venir têter chaque fois qu'il en sent le besoin, et la fréquence de repas modérés lui assure une bonne et complète digestion, que facilite encore l'exercice qu'il prend à son gré. Ce sont des conditions autrement favorables pour le développement des muscles que celles qui résultent du régime de la stabulation permanente. Aussi l'éleveur a-t-il tout intérêt à faire naître les veaux d'élevage à l'époque où leurs mères peu-

vent être mises au pâturage. Votre veau bien séché par le léchage maternel, que vous avez encouragé en saupoudrant son corps avec de la farine ou avec du sel, dès que la mère se sera levée, aidez le, s'il a besoin, à se tenir lui-même sur ses jambes encore tremblantes, et dirigez sa bouche vers la mamelle. Il sait bien vite prendre ses trayons pour absorber le premier lait ou colostrum, dont les propriétés laxatives, lui sont nécessaires pendant les premiers jours de son existence. On ne saurait faire de meilleur calcul qu'en vendant son lait à ses porcs et à ses veaux, c'est-à-dire faisant de l'industrie beurrière. Les sous-produits de la beurrière lorsqu'on les donne aux petits animaux, rapportent au sol une grande partie des éléments de fertilité qui lui ont été enlevés par les plantes consommées.

Ce qu'il y a de pis pour les vaches, à cette époque, ce sont les mouches et le soleil. Il faut les en préserver. Avec de l'ensilage conservé dans un bon silo, les vaches reçoivent en janvier une nourriture presque aussi succulente qu'en juin.

Le dernier jour...

Amarà morte. Grand, large d'épaules, les yeux couleur de bois de cerf, et le casque couleur de ses yeux, bien planté sur ses bottes où les éperons chantent leur claire chanson, la poitrine barré d'un ruban rouge et d'un ruban vert, une belle barbe un peu fauve... tel est l'ami qui sonna, l'autre soir, à ma porte, et qui me permit de dire tout ce que je vais raconter. Et quand il pénétra dans mon bureau, j'eus l'impression que tout le champ de bataille y entraît avec lui. Il me tendit une main que le maintien des caucous lourds avaient durcie. —Quelle bonne surprise !... m'écriai-je. —Je la désire depuis longtemps. —Vous êtes toujours en Champagne ?... —Oui. —Pas blessé ?... —Presque rien ! Mais comme je ne peux l'être davantage, je viens vous demander si je puis faire mes Pâques ?... —Et pourquoi pas !... —Il y a si longtemps !... —Raison de plus !... Combien ! Il calcula : —Sept ans... —Indifférence ?... —Non... —Respect humain ?... Il eut un geste de fierté. —Ah non, alors !... —Fil à la patte !...

—Ne parlez pas ainsi... vous me faites mal !... —Alors, asseyez-vous, je vous écoute... Il y eut un silence. Avant de se lever, le soldat se recueillit, comprenant la gravité des paroles qu'il va dire... —Certes non, ce n'est pas par indifférence que depuis 7 ans, il ne fait pas ses Pâques. —La foi, il l'a chevillée au fond de son être ; et tout ce qu'il a vu avant ou pendant la guerre, achevé de la magnifier en lui. —Il croit en Dieu comme il croit à la lumière et à la vie. Quant au ricanement possible de quelconque Homais, cela n'existe pas... —Pourquoi faut-il, hélas ! qu'une situation gênée, mais illicite, barre toute la vie... ? Et maintenant, pour aller digérer à Dieu, il est acculé à s'arracher le cœur !... —Eh bien... ? —Ce serait possible, si l'on ne s'agissait que du mien... Mais comprenez... il me faut en broyer un autre !... —Je comprends... —Et alors... je n'en ai pas le courage !... —Il se tait de nouveau... —Et pourtant je suis un énergique !... J'aurais pu ne pas partir, ou rester dans un parc à munitions... Oui, je le pouvais !... Et ma mère m'en a supplié. J'ai résisté à ma mère !... —J'ai eu la mort en face... je l'ai regardé dans les yeux et elle n'a pas voulu de moi !... —Ma batterie tout entière a été citée à l'ordre du jour pour la ferme tée avec laquelle je l'ai tenue pendant trente heures sous un bombardement effroyable. —Et moi qui résiste à la puissance, je m'effondre devant la faiblesse !... —Et quand, sans un reproche, sans même une plainte, je la vois pleurer, ma pauvre petite... quand je l'entends me dire : "Va, je te comprends..." —Alors, je reste ! Nous avons parlé longuement ensemble le langage royal des réalités, et j'avais l'impression que le Christ bon était entre nous deux. —L'officier écoutait, regardant, sans le voir, le printemps de mon jardin et les oiseaux qui, aux jeux des branches, construisaient leurs nids de mai. —Nous étions plus haut et plus loin... —Un moment, il eut comme une révolte. Mais cette révolte était une agonie, car rien ne peut rien contre ce qui est la vérité. —C'est demain le dernier jour de Pâques... ? dit-il brusquement. —Oui. —Et il murmura, en pensant évidemment à elle : —Le dernier jour !... —Alors il se dégagea, se mit à genoux... Dieu avait vaincu. Et pourtant, lui aussi était un



CHEMIN DE FER TEMISCOUATA

HORAIRE depuis le 28 Août 1916
Dép. Riv. du Loup 7.00 a. m.
Express : Arr. Connors N. B. 12.55 p. m.
Dép. Riv. du Loup 10.00 a. m.
Mixte : Arr. Edmondston, Jc. 4.50 p. m.
Dép. Edmondston, Jc. 8.15 a. m.
Express : Arr. Riv. du Loup 1.13 p. m.
Dép. Connors N. B. 3.10 p. m.
Mixte : Arr. Riv. du Loup 9.10 p. m.
Service quotidien excepté les dimanches.
Correspondance à Edmondston Jet avec le Can. Pac. Ry. pour Woodstock, Frédéricton et St-Jean N. B., Houlton, Presque Isle, Carleton Place, Fairfield, Me. Et à Rivière du Loup avec tous trains express de l'Intercolonial Ry.
Pour plus amples informations, prospectus, etc. s'adresser à F. X. Bélanger, Agent général Passagers et Fret.

AVIS

Le Docteur Z. Vézina, de Fraserville, spécialiste pour les yeux, nez, gorge et oreilles viendra à Edmondston tous les deuxièmes et quatrièmes lundis et mardis de chaque mois ; et se tiendra à la disposition de ceux qui voudront le consulter, du lundi midi au mardi soir, chez Monsieur Jos Gagné près de l'Hôtel Royal.

Un philosophe aimable a dit qu'il ne faut rien exiger de ses amis en dehors de ce qu'ils accordent volontiers. vainqueur... vainqueur doublement. Oh ! combien !... J'ai eu ses lettres sur mes doigts et lui demandant le corps du Christ... Mais vainqueur tout de même !... Le soir de ce même dimanche, tout ému encore de la lutte à laquelle j'avais assisté, j'ouvrais l'illustration. Elle donnait un émouvant dessin de Flameng : Le triomphateur. Une civière s'avance, portée par un des prisonniers, allemands, et, sur elle, blessé, brisé, git un soldat français. Mais de ses mains bandées ou rayonnées de larges taches de sang il serre sur sa poitrine, le casque à pointe du Prussien qu'il a vaincu. Et moi, devant ce triomphateur, je pensais à l'attire... Je pensais à ce soldat ; blessé lui aussi—on ne se bat pas contre un tel ennemi sans y laisser du sang,—mais finalement victorieux en une de ces luttes intimes que ne connaissent pas les âmes vulgaires. Seulement, au lieu de tenir un casque, il serrait à la briser le cœur trois fois cher dont il avait triomphé. Et, autour de ses doigts raidis en une lutte dernière, il y avait comme la plainte des choses qui furent tout l'amour d'hier, et qui veut être toute la tristesse, toute l'expiation de demain... Pierre L'ERMITE. —La Croix.

POUR VOS IMPRESSIONS COMMERCIALES Adressez-vous a l'imprimerie "LE MADAWASKA" Travail Rapide et Soigné. DEMANDEZ NOS PRIX Abonnez-vous au "MADAWASKA"